

Le cirque

Patrick Nicol

Numéro 73, été 2018

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/88269ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (imprimé)

2369-2359 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Nicol, P. (2018). Le cirque. *L'Inconvénient*, (73), 6–8.



LE CIRQUE

Patrick Nicol

Chaque station est une baraque de foire avec son rideau, son monstre et la mise en scène de son exception.

Ici, l'Homme gros fait une démonstration impressionnante du caractère élastique de la peau. Fait exceptionnel, source d'émerveillement, la sienne est couverte de croûtes rouges ou brunes, jaunes par endroits, une sorte de gale qui est aussi la marque d'un peuplement. La sphère de son corps en cache le socle et, au sommet, la tête fait penser à une bille en équilibre sur un ballon. Aucun lien n'entrave l'Homme gros, mais n'ayez crainte, ses genoux affaiblis, ses chevilles comprimées rendent impossibles ses déplacements. Certains prétendent que son obésité est morbide autant pour ceux qui la regardent que pour celui qui la porte.

Dans la deuxième stalle, un homme maigre est assis sur une civière. Il est torse nu, il a de longs cheveux gris, de longs poils blancs lui couvrent le corps. On distingue à travers les fils de sa toison des filaments de tatous artisanaux, trophées de brosse, marques de clans éteints. De sa poitrine sortent d'autres fils, de couleur ceux-là, qui contrôlent des oscillations erratiques projetées sur un écran. Le nom de l'exhibition pourrait être *Le Vieux Rockeur*, *Le Fumeur*, *Le Chômeur*. Il regarde les chalands, dont vous êtes, avec sans-gêne et aplomb, comme s'il était sur son balcon et que vous passiez dans sa rue. Le Vieux Rockeur ne demande qu'à parler. Si vous ralentissez, il vous interpellera, vous demandera l'heure ou le temps qu'il fait dehors, n'importe quoi pour le distraire de son éveil, et de sa sobriété anormalement prolongée en ce début de nuit.

Suit la Dame des îles. Seule s'offre à la vue la plante de ses pieds, plus pâle que le reste de l'épiderme, une plante sèche, usée par des années de marche sur des sols variés, durs ou mous, amis ou ennemis. Elle est couchée, elle se tord, gé-

mit dans un baragouin que personne ne comprend sauf son fils, assis à ses côtés, qui serait prêt à traduire pour quiconque le lui demanderait, mais personne ne le lui demandera et la plainte de la Dame des îles restera pour toujours incomprise.

Les prisons américaines sont remplies de Noirs, nous dit-on, et d'hispanophones ; les nôtres sont peuplées d'Amérindiens. Quand vous êtes à l'hôpital, cela vous frappe : c'est plein de pauvres.

En général, le personnel porte des habits colorés. Les tissus sont roses, bleus ou de cette couleur sans nom située quelque part entre le prune et l'aubergine. Une femme à la peau chocolat porte un chemisier à motifs et un pantalon jaune. Ce n'est pas désagréable, c'est, en fait, le spectacle le moins désolant de la journée.

Le rideau est tiré sur la station n° 4. Une petite affiche prévient des risques de contagion. Ceux qui veulent voir ce monstre-là doivent enfiler une jaquette et passer un masque avant de s'engager sous la tente, accessoires qu'en ressortant ils jetteront dans un bac blanc. Mais le visiteur ne comprend pas ces consignes simples. Parfois il entre sans se couvrir, parfois il retire sa jaquette et la dépose n'importe où, sur un coin de comptoir, sur une poubelle, parmi les jaquettes propres. Parfois, c'est le monstre lui-même qui s'échappe, une petite femelle monstre, maigre aux yeux globuleux, elle se sait vaguement fautive mais n'en peut plus d'être enfermée sous les néons de sa cage. Elle circule furtivement parmi les malades, les employés d'entretien, discute avec la femme à la jambe d'acier, fait des téléphones dans l'entrée avant d'être finalement repérée. Cela peut être long puisque personne n'a le temps de la surveiller. Parfois, une infirmière entend tousser, et cette toux grasse et rauque vient d'une direction dont elle ne devrait pas. Elle accourt, la garde, saisit le monstre

par le poignet frêle, l'entraîne vers sa loge, sa baraque, sa civière, l'engueule doucement. Elle est d'une patience infinie, la garde, une patience qui tient à la fois de la sagesse et de la résignation. Plus tard, elle se lavera les mains, désinfectera autant qu'elle peut les endroits où le monstre est peut-être passé et pendant qu'elle sera occupée à cette tâche, désinfecter – tâche que quelqu'un d'autre devrait exécuter, mais où trouver la personne supposée l'exécuter et comment lui dire de l'exécuter sans engendrer une litanie de récriminations ? –, pendant qu'elle sera occupée à cette tâche, le monstre se sera peut-être encore échappé ou c'est quelqu'un d'autre, ailleurs, qui aura mal ou se sera étouffé.

L'inventaire épuise. Il y a d'autres attractions, mais vous n'avez pas la curiosité de vous y intéresser tout à fait. Vous êtes dans un rêve de labyrinthe, le temps s'est arrêté sur un épisode impossible. La nuit s'annonce longue ; il se peut aussi qu'elle ne finisse jamais. Et puis certains monstres se sont mêlés à la foule, clowns en liberté, animateurs de rue, ils amplifient la magie délétère du spectacle. La personne qui vous parle est une femme sans tête, l'homme qui vous touche le bras est couché là où il faudrait marcher, des messages descendent du plafond : code blanc, code bleu, deuxième étage, radiologie... Un jour, la voix s'adressera à vous, à un de vos proches, mais vous n'osez pas nourrir cette attente qui pourtant seule occupe vos pensées.

Le Vieux Rockeur reçoit une horde de visiteurs. Ses frères et ses fils, on dirait. On reconnaît sur leurs visages des traces qui sont des tares : maigreur, yeux qui fuient et absence complète de confiance envers l'établissement qui les héberge, absence de complicité, de connivence. Un des hommes ouvre des tiroirs au hasard, se bourre les poches de matériel médical dont il ne connaît pas l'usage, l'autre sort de son sac des cannettes de bière, en donne une au malade qui boit en cachette de ceux qui cherchent à le soigner. Tout ce monde parle fort, sans égard au lieu, à l'heure, aux gens qui autour chercheraient à rassembler leurs forces. Les autres patients, petites bêtes couchées en boule entre le piqué et les draps minces, se replient un peu plus sur eux-mêmes.

Il faut aimer les pauvres de façon abstraite, par principe et de façon globale. Quand on les prend un à un, c'est plus difficile.

Souvent de nouveaux monstres sont livrés. Monstrifiés brutalement par un accident de voiture ou par la prise de substances, des choses dont on se croit épargné, dont on se croit immun sans autre raison que notre bon sens inné, notre lieu de naissance, notre style de vie, tout ce que le hasard nous a donné mais que l'on croit avoir mérité, atteint ou accompli. Étrangement, l'hôpital ne nous rappelle pas notre condition commune, mais il éclaire brutalement celle des autres, si différents, si mal en point et tellement loin des espaces naturels de notre existence. Vous voulez qu'on les soigne ; vous ne souhaitez pas leur parler.

Après des heures perdues, la comédie se transporte aux étages. Là, le personnel de piste se charge du spectacle. Les monstres ne sont plus qu'accessoires immobiles, portes de vaudeville, peaux de banane et victimes collatérales. On leur donne par mégarde des repas qui pourraient les tuer ; on les

panse en vitesse, étendant plus qu'on l'enlève la merde qui infectera leurs plaies ; on oublie leur calmant, leur morphine, leur soluté ; on les laisse moisir sur la chaise percée. Personne ne réagit. Personne ne prend note. Personne ne règle rien. La nuit, des lumières rouges clignotent sans effet, des sonnettes sonnent en vain, des cris, des râles, des centaines de messages résonnent pour rien, tombent dans le vide, ce vide gris des lumières tamisées et des surfaces souillées. On rirait, mais quelque chose nous en empêche. Le fait, peut-être, que tout cela est vrai. Peut-être d'ailleurs n'avons-nous rien vécu d'aussi vrai.

Pourtant, on se dit que cette vie n'est pas la nôtre, qu'elle n'est même pas possible, qu'on a été projeté dans un monde qui n'avait pas prévu notre existence et qui maintenant ne sait qu'en faire sinon la prolonger tout en l'ignorant ou l'abréger par accident. Rien de ce qu'on connaît ne s'applique ici : les gens à qui l'on parle ne nous répondent pas. L'insistance et le raisonnement ne servent à rien ; la colère ne ferait qu'engendrer une négligence revancharde. Tout le monde ici vit dans l'attente. On promet du bout des lèvres la venue des Grands Magiciens, seuls maîtres de la suite du monde. Mais les Grands Magiciens n'ont de comptes à rendre à personne et leurs apparitions sont rares, furtives, elles semblent aléatoires même au personnel le plus renseigné.

La sous-culture du personnel de piste a quelque chose de fascinant, et vous seriez fasciné si ces gens n'avaient pas, littéralement, la vie de vos proches entre leurs mains. Mais parce que vous ne faites rien, parce que vous n'existez presque pas, vous avez tout le loisir de vous en imprégner. De toute façon, vous y êtes exposé. À propos du lavage des mains, justement, vous entendez un préposé dire que trop laver ses mains les rend sensibles à l'infection, et que, de toute façon, pour ce qui est des maladies contagieuses, c'est quand on pense les avoir qu'on les attrape. Des années d'expérience lui ont appris ça. Vous vous approchez discrètement, impressionné par tant de sottises proférées avec autant d'autorité. Mais aucune conversation ne dure longtemps. Déjà il est question du chèque. Le brut et le net. C'est effrayant comme on nous en enlève. L'impôt, le syndicat, la pension, les assurances, le chômage. Chômage qu'ils ne toucheront jamais grâce au syndicat, justement. Tout ça, ils le paient pour rien. Ils en sont convaincus. Trop d'argent en impôts et trop de coupes dans les hôpitaux. Ils peuvent dire les deux dans la même phrase, avec au passage une parole fielleuse envers le syndicat puis une autre pour les patrons. Ils sont capables de ça. On les devine capables de pire. Un demande à l'autre : Toi, tu viens d'où ? – Du Maroc. – Vous autres, en Europe, vous êtes habitués aux guerres, c'est pour ça que vous avez pas peur de l'ouvrage. Le Maghrébin juge inutile de reprendre son collègue. Son regard humble et patient croise le vôtre, mais ne s'attarde pas. Il y a parmi cette catégorie d'employés un échantillon affolant de bonshommes blancs, sûrs de leur fait, à qui le semblant d'uniforme confère une illusion d'autorité. Il faut les entendre glisser aux malades des diagnostics instinctifs, des oracles, des mises en garde qui ne font qu'ajouter à la confusion des esprits déjà affaiblis et alarmés, troublés par la prise de médicaments contre-indiqués. Et il y a d'autres types, aussi, car à force de regarder

IL VOUS MANQUE DES NUMÉROS ?



der vous classez, vous créez des catégories. L'esprit inactif cherche à s'occuper et il n'y a rien d'autre à faire, ici, que de porter des jugements sur le matériel humain. Votre distance vous surprend un peu : n'êtes-vous donc plus capable de sympathie ? La question reste pendante. Une autre pensée vous vient : ceux qui en ont contre l'immigration devraient se demander de quelle couleur sera la dernière main qui les torchera, avec quel accent on leur dira une dernière fois de fermer les yeux. Et une autre encore : notre sympathie pour le petit salarié doit être inconditionnelle, désincarnée, même chose pour les organismes qui les représentent. Pris un à un, regardés à la pièce, tous ces gens ne génèrent qu'exaspération. Ils sont loin de vous, tellement différents que vous vous demandez si eux-mêmes seraient capables de vous tolérer. Pourquoi seriez-vous solidaires ? Ce monde qu'ils habitent est un ghetto, une enclave, un foyer d'infection dont vous ne savez rien, au fond. Cette distance vous est vertigineuse, tout à coup. Vous n'avez plus qu'une envie : rentrer chez vous.

Vous ne faites partie ni des monstres, ni des employés de la santé, ni des touristes. Vous êtes le titulaire d'un corps, debout dans la lumière glauque de l'État. Les mots que vous entendez dans votre tête sont bien les vôtres, mais rien d'autre ici n'atteste de votre existence, sinon la personne sur la civière, là, et le sentiment qui vous lie à elle. Votre séjour s'étire parce que la personne que vous aimez n'est pas rapidement soignée. Ni vue, ni examinée, ni convenablement lavée. Vous êtes impuissant, inutile, vous entravez le passage lent de la moppe sale. Vous ne vous reconnaissez plus. Ce rappel brutal de la biologie. Ce concentré d'acier inoxydable, de tissu blanc et bleu et de plastique jetable. D'incompétence forcée. Ces écritures illisibles jetées sur des feuilles volantes coincées dans des dossiers archaïques, lancés en vrac sur le bureau du poste de garde encombré. Les feuilles scotchées au mur : Cette civière doit rester ici. Ramenez l'appareil de réanimation après usage. Respectez les règles d'hygiène et de sécurité. Assurez-vous de l'identité du patient. Tout semble se moquer de vous. Rien ne vous reconnaît. Cette concentration de misère misérable, de mépris méprisable. Vous êtes perdu au pays des fous qui est aussi celui de vos semblables. Vous avez disparu dans le ventre distrait du monstre.

Vous vous dites : En rentrant chez moi, il n'est pas question que j'écoute les informations. Je ne veux pas entendre parler de ça, ni d'eux, ni de lui. Je vais prendre une bière. Peut-être une tisane. Mais une fois rendu, vous allez d'abord à la salle de bain. Vous vous lavez les mains. Vous cherchez votre visage dans le miroir et mettez une seconde à le trouver. C'est moi. Allô. La vue de ce visage familial devrait vous rassurer. Pourtant, non. Je suis trop conscient, aujourd'hui, des troubles dans mon ventre, du vieillissement de mes articulations, de la calcification de mes pensées. Tous ces processus se déroulent à mon insu. Et tout ce qui existe au-delà des limites de ce corps, autour, tout ce dans quoi votre corps se déploie, tout ça également vous a échappé. ■

Commandez-les en ligne !

www.inconvenient.ca